

ORANGE ET BAYREUTH

Dans la petite ville ensoleillée d'Orange, illustrée par ses origines presque à l'égal de « la grande Arles » et plus glorieuse que pas une cité de ses héroïques légendes de chevalerie, un théâtre romain est resté debout, auprès d'un arc de triomphe. Si ce théâtre ne demeure pas tout entier, l'essentiel nous en apparaît à tel point solide et grandiose, hautain et supérieur au temps en sa dévastation même que le rêve de l'antiquité l'habite en l'emplantant d'un mirage éternel. La destructive nature, infatigable à tout ruiner afin de tout renouveler, semble avoir usé ses forces contre sa masse inviolable comme la mer impuissante à saper certains granits. En vain les végétations ont attaqué les joints de ses pierres, la vieillesse de l'édifice s'est parée victorieusement de ce qui devait l'abattre. Un effroyable incendie que les hommes ont oublié et dont les murs se souviennent, a pu, par endroits, vitrifier le sable du ciment sans produire l'ébranlement. Les gradins, adossés au penchant de la colline, se sont seuls écroulés, mais leur distribution a laissé des traces si nettes qu'on ne s'y peut méprendre. Ce qui domine, ce qui survit, ce qui communique sa vie même aux décombes, c'est l'étonnante scène, avec sa muraille immense de trente-cinq mètres de hauteur, ses riches portiques à pilastres et sa grande porte carrée. Deux corps de bâtiment la flanquent, où s'abritaient les machines, où se préparaient les comédiens, où s'organisaient les spectacles. De commodités escaliers reliaient les étages; entre les salles régnaient de longs corridors. Le monument, élevé en l'honneur des poètes et pour l'intellectuelle joie de milliers de spectateurs, a gardé sa sonorité merveilleuse. Toute voix y vibre comme un tuyau d'orgue. Un vers qu'on y fait entendre se rythme dans l'air comme le vol d'un grand oiseau.

Du sommet du coteau, la vue embrasse la cité dormante, le théâtre, le paysage rafraîchi d'eaux vives. Ici des prairies et des cultures; là le Rhône nourricier; à l'horizon, de poudreuses collines; au plus lointain, le mont Ventoux, couronné de vapeurs. Mais, quoi qu'on en ait, le colossal théâtre attire le regard, absorbe l'attention comme un gouffre. Les gradins se relèvent; les voûtes se redressent; la foule s'amasse et grouille dans l'enceinte inondée de rayons que ne brise plus le *velarium* protecteur. Puis, soudain, sans qu'on ait conscience d'un effort d'imagination, on a l'illusion de la scène ranimée. Devant nous s'évoquent les grandes fables grecques, auxquelles l'implacable fatalité préside. Longtemps, nous voyons agir et s'endolorir les hommes, offerts en proie à la destinée. Des jours antiques, aux jours nouveaux, l'immémoriale chaîne des espérances, des déceptions et des douleurs, s'est déroulée toujours pareille en sa trompeuse diversité. Les langages varient, les costumes changent, les architectures se transforment; la soif de joie ne se peut apaiser en la race humaine et les fontaines, où il nous est donné, enfin, de nous désaltérer, sont, le plus souvent, des sources amères.

Ah! certes, l'on comprend qu'un édifice comme le théâtre antique d'Orange, tout plein de la magie des évocations et du prestige des souvenirs, si miraculeusement préservé des atteintes de la civilisation et des éléments, nous soit d'un prix extrême. On se réjouit du soin qu'en prennent les architectes des monuments historiques, et rien de mieux que d'y organiser, chaque été, des représentations solennelles.

L'expérience a été tentée plusieurs fois avec un succès brillant, en ces dernières années. On se souvient, notamment, de l'interprétation de l'*Oedipe-roi*, par M. Mounet-Sully et ses camarades de la Comédie-Française, au cours de laquelle l'émotion du milieu s'ajouta si bien à l'âme tragique de l'œuvre qu'il y eut, un moment, dans les rangs de la foule comme un frisson de terreur. Il s'agit, à l'heure qu'il est, de régulariser ces fêtes. Nous ne saurions qu'applaudir au dessein. Seulement, qu'on renonce à nous faire entrevoir, dans Orange, un Bayreuth français. Si l'on souhaite à toute force s'expliquer au moyen d'un rapprochement, gardons-nous de nommer Bayreuth; le souvenir d'Oberammergau s'impose avec un bien autre évidence.

Lorsque Richard Wagner s'établit dans la petite ville franconienne, où devait s'épanouir sa gloire, il était obsédé d'un idéal dramatique parfaitement défini, inspiré des éléments nationaux du Nord et de leurs classiques, d'un caractère de nouveauté hardie et qu'il entendait réaliser. Par les formes, ses œuvres se voulaient intimement allemandes, mais, par les principes, elles visaient à répandre un enseignement universel. Sa conception d'une épopée lyrique, dramatique et populaire, ne pouvait s'accommoder des vieux moyens. Immédiatement lui apparut la nécessité de construire un Théâtre modèle, et il s'en ouvrit à ses amis en ces termes: « J'avais cherché à exprimer théoriquement ce que l'antagonisme de mes tendances et des conditions particulières de nos théâtres ne me permettait pas de montrer par l'exécution immédiate d'une œuvre d'art avec une clarté décisive. En conséquence, il me semble bon de traiter un vaste ensemble unique selon les exigences du sujet et d'un complet désintéressement. J'avais le sentiment que les circonstances favorables à la mise en scène de cette série de drames pourraient fort bien se produire et c'était assez pour calmer les souffrances cruelles endurées jusque-là et pour m'abandonner sans réserve à mes véritables inspirations. »

En de telles dispositions fut écrite la célèbre tétralogie de l'*Anneau du Nibelung*; en de telles dispositions fut élevé le théâtre de Bayreuth. Dès là tombe la légende qui nous fait voir le maître attiré dans la ville des Margraves par l'existence d'une charmante bonbonnière Louis XV, du plus pur style rococo, datant des beaux jours de la Glairon et à peu près sans emploi. Quelle figure eussent bien fait ces créations titaniques, peuplées de dieux scandinaves, de géants, de monstres et de héros parmi ces guirlandes de fleurs pâlies encadrant de leurs tendres nuances ces médaillons en passe de s'évanouir, à la lueur des bougies portées par des girandoles maniérées, ciselées et dorées? Jamais ses tableaux n'eussent tenu dans un pareil cadre. Il y fallait, à faire vivre ses transcendantes incarnations, bien autre chose que des grâces surannées et des mignardises; il y fallait de l'espace, de la reculée, la facilité de planter de très variés décors, de les éclairer de planches de très lumineuses et de reflets, d'y pousser des jets de vapeur roulant sous le cintre comme de grands nuages sous le libre ciel; il y fallait, enfin, les aménagements les plus perfectionnés de l'optique et de l'acoustique, afin de susciter l'illusion à tous ses degrés, et de développer les prestiges féeriques des sonorités.

Un édifice créé de la base au faite, non fastueux, non débordant d'orgueil extérieur, mais répondant à des nécessités aussi complexes, donnait seul des gages au progrès. On y interpréterait à volonté, dans les conditions d'art les plus hautes, les puissants drames des anciens maîtres, les Gluck, les Mozart, les Beethoven et les Weber et les drames les plus audacieusement neufs. Et, pour tout dire, l'art théâtral prenait naturellement sur une scène de tant de ressources son objectivité supérieure et son caractère populaire essentiellement moderne et sa portée infinie.

Voilà les considérations d'où est sorti le théâtre de Bayreuth et l'on n'a nulle peine à concevoir qu'aux mains d'un Wagner, il soit devenu un

prodigieux instrument de rénovation musicale. Peut-on attendre des résultats analogues, à aucun degré, du théâtre gallo-romain d'Orange, remis en état et ouvert aux tentatives? — Je ne le crois pas. Ce monument, construit il y a quinze ou seize siècles, satisfaisait surabondamment aux exigences du programme antique; mais combien ce programme est, aujourd'hui, loin de nous! Il sera sans doute émouvant et curieux au dernier point d'y restituer tour à tour les plus admirables tragédies grecques, encore qu'on ne doive pas prendre le change sur la part très conjecturale et très arbitraire de ces restitutions.

Ce que nous savons touchant le jeu des acteurs de l'antiquité est fort peu de chose auprès de ce qu'il n'est plus en nous d'en retrouver. Comment les Anciens entendaient-ils la décoration volante? Quelle était leur machinerie? De quelle façon se réglait le détail de la mise en scène? Quels artifices comportait la déclamation? En quelle mesure le chant s'y mêlait-il? Qu'était, véritablement, la musique scénique? Autant d'obscurités qui n'éclaircissent ni les textes, ni les monuments figurés. On coupera court aux difficultés en suivant nos us et coutumes, sauf quelques essais d'archéologie. Assurément, on aura raison; mais quand on aura épuisé le répertoire hellénique et qu'on aura fait un certain nombre d'emprunts à l'œuvre de nos classiques, ne reculera-t-on pas à l'idée de donner, sur une scène gréco-romaine, en dehors des conditions normales de l'art moderne, un *Hamlet*, des *Burgraves*, ou des comédies, telles que *Tartuffe* ou le *Bourgeois gentilhomme*, dont les Antiques n'ont même pas prévu le caractère. Sans compter qu'il ne saurait être question des œuvres musicales que par exception.

Je n'affirme pas qu'il n'arrivera jamais à des poètes d'écrire des œuvres spéciales, d'une grandeur simplifiée et décorative, conçues par grands plans, faites pour être entendues en plein air. Cependant, sous ce rapport encore, il est difficile d'espérer beaucoup. Les sujets susceptibles d'être ainsi disposés sont rares et leur moindre défaut est de ne convenir qu'aux auteurs de génie. Les trois quarts du temps nous risquerons d'avoir à écouter des combinaisons de rhétorique — quelque chose comme des cantates en prose ou en vers. Hélas! nous n'y pouvons rien.

En fin de compte, l'important est de bien raisonner le cas du théâtre d'Orange et de restreindre les points de vue au lieu de les élargir avec une vaine complaisance. Si l'on prétend sérieusement nous offrir un Bayreuth français, on est victime d'un abus de mot; on court à la stérilité. Si l'on n'a souci, au contraire, que de ménager un beau but à nos déplacements de l'été, de réjouir un moment, chaque mois d'août, nos dilettantismes, de provoquer en nous, sans arrière-pensée d'évolution ou de rajeunissement dramatique, de nobles émotions d'art, et d'utiliser, selon son immémoriale destination, un monument unique, nous n'avons qu'à battre des mains. Orange ne peut pas être Bayreuth: il ne peut, il ne doit être qu'Orange.

Fourcaud

Ce qui se passe

GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

Déjeuner à la tour Eiffel.
Courses à Auteuil.
Dîner-concert, salle des fêtes du Grand-Hôtel, 8 fr., vins compris (petites tables).

LA POLITIQUE

On n'a peut-être pas oublié que M. Cavaignac, qui eut une heure de célébrité en prônant la nécessité de la vertu en république, s'est juré de nous faire avaler l'impôt sur le revenu. C'est chez lui une marotte, comme le fut le divorce chez M. Naquet, comme l'est le monopole de l'alcool chez M. Alglave. Il a fini par obtenir de la commission chargée de la réforme de l'impôt l'adoption d'un système assez compliqué dont voici en gros l'économie.

Jusqu'à trois mille francs de revenu, pas d'impôt. De trois mille à sept mille, vingt-cinq centimes pour cent d'impôt. De sept mille à dix mille, cinquante centimes. De dix mille à vingt mille, un franc cinquante. De vingt mille à cinquante mille, trois francs. De cinquante mille à cent mille, cinq francs. De cent mille à cinq cent mille, sept francs. Au-dessus de cinq cent mille, huit francs pour cent, toujours.

Ce tarif sera abaissé d'un tiers lorsque le revenu proviendra à la fois du capital et du travail, et des deux tiers lorsque le revenu ne proviendra que du travail seul.

Nous ne pouvons pas dire quand ce projet arrivera devant les Chambres, ni même s'il y arrivera cette année. En tout cas, il nous promet une abondante matière de discussions et une provision d'articles auxquels le lecteur finira peut-être par s'intéresser, lorsqu'il aura compris que c'est de lui prendre son argent qu'il s'agit.

Mais il est tout à fait vraisemblable que la république qui a besoin de battre monnaie, finira par nous imposer les combinaisons financières de M. Cavaignac.

Nous aurons l'impôt sur le revenu, et il sera d'autant plus pénible qu'il retombera probablement sur ceux qui n'ont pas de revenu, après avoir toutefois molesté les particuliers qui possèdent un revenu.

Et ainsi tout le monde subira le châtement inévitable que tout le monde mérite. Ainsi seront punis à la fois et les citoyens qui ont soutenu la république et les citoyens qui n'ont pas su la renverser. — J. CORNÉLY.

ECHOS DE PARIS

Un nouveau détachement de soixante soldats d'artillerie de marine, sous la conduite d'un adjudant, est parti, hier soir, pour Toulon; d'où ces hommes seront embarqués aussitôt pour Madagascar.

En raison des ravages causés par le climat sur notre colonne expéditionnaire, ces soldats et ceux qui suivront sont tous choisis parmi les hommes qui ont déjà séjourné dans nos colonies et qui ont pris part aux expéditions de ces dernières années.

La tombe du président Carnot, au Panthéon, a déjà reçu de nombreuses couronnes venant de province, et dont quelques-unes sont de véritables objets d'art; une place spéciale a été affectée à ces souvenirs, dans la vaste nef, en attendant que l'on puisse en orner la crypte selon les désirs de la famille.

Nous pouvons annoncer que lundi à midi, les élèves de l'Ecole polytechnique viendront, en délégation, porter une couronne à leur ancien; dans l'après-midi, une autre couronne sera portée par une délégation spéciale des élèves-officiers de Saint-Cyr, en témoignage de sympathie pour leur ancien camarade, le capitaine Sadi Carnot.

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine!

Nous avons eu beau annoncer et répéter les numéros gagnants de notre loterie gratuite des trente-six bêtes, personne n'est venu réclamer le phoque, soit que le billet ait été perdu, soit que le gagnant ne se soit pas soucié de réclamer ce roi des amphibiens des mers polaires.

Et le phoque, désolé sans doute de cet abandon, a languï nuit et jour et semblait dire:

Mon ame a son secret, ma vie a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu...

L'administration du jardin d'Acclimatation a veillé sur lui avec une tendresse admirable; mais, dans les yeux du languissant amphibie, on pouvait lire ces tristes pensées d'André Chénier:

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs;
Je meurs et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs!